

## DISSENTING OPINION OF JUDGE MOROZOV

I voted against the reasoning and the operative part (Nos. 1, 2 A and 2 B) of the Advisory Opinion given by the Court at the request of the Committee on Applications for Review of Administrative Tribunal Judgements, relating to Tribunal Judgement No. 273 of 15 May 1981, for the following reasons.

1. The General Assembly in 1955 (resolution 957 (X)), changed the text of Article 11 of the Statute of the Tribunal and authorized the Committee on Applications for Review of the Judgements of the Tribunal to request the International Court of Justice to give an advisory opinion when the Committee has found a "substantial basis" for an objection that the Tribunal "has exceeded its jurisdiction or competence . . . or has erred on a question of law relating to the provisions of the Charter of the United Nations . . .".

During the discussions on this resolution many of the Members of the United Nations strongly objected to the procedure suggested for review of the judgements on the grounds that it was incompatible with the competence provided for in Article 65 of the Statute of the Court which is an inseparable part of the United Nations Charter. Some of them stressed that such a procedure undermined the *cornerstone of the Court's Statute*, which provided *that only States could be parties* before the Court, but not private individuals.

It was also observed that acceptance of this resolution would *unavoidably lead the Court to consider the merits of the case* in which one party is the Secretary-General of the United Nations and the other party a *private person*. It was also said that it is impossible to answer the question whether the Tribunal has exceeded its jurisdiction, or has erred on a question of law, without judicial deliberation on *the merits* of the case.

In the General Assembly on 8 November 1955 the resolution was not supported by 30 delegations out of 57 (27 to 18 with 12 abstentions) :

*In favour* : Argentina, Bolivia, Brazil, Canada, Chile, China, Colombia, Costa Rica, Cuba, Dominican Republic, Ecuador, El Salvador, Honduras, Iraq, Israel, Lebanon, Liberia, Pakistan, Panama, Paraguay, Philippines, Thailand, Turkey, Union of South Africa, United Kingdom of Great Britain and Northern Ireland, United States of America, Venezuela.

*Against* : Belgium, Byelorussian Soviet Socialist Republic, Czechoslovakia, Denmark, Egypt, India, Indonesia, Netherlands, Norway, Poland,

## OPINION DISSIDENTE DE M. MOROZOV

[Traduction]

Pour les raisons exposées ci-après, j'ai voté contre les motifs et contre les points 1, 2 A et 2 B du dispositif de l'avis consultatif donné par la Cour sur requête du Comité des demandes de réformation de jugements du Tribunal administratif à propos du jugement n° 273 rendu par le Tribunal le 15 mai 1981 :

1. En 1955, l'Assemblée générale, par sa résolution 957 (X), a modifié le texte de l'article 11 du statut du tribunal et autorisé le Comité des demandes de réformation à saisir la Cour internationale de Justice d'une requête pour avis consultatif lorsque à son avis la contestation d'un jugement au motif que le Tribunal a « outrepassé sa juridiction ou sa compétence ... ou ... commis une erreur de droit concernant les dispositions de la Charte des Nations Unies » repose « sur des bases sérieuses ».

Lors du débat sur cette résolution, de nombreux Membres des Nations Unies ont vu de graves objections à la procédure de réformation envisagée, l'estimant incompatible avec la compétence prévue à l'article 65 du Statut de la Cour qui est un élément indissociable de la Charte des Nations Unies. Certains ont souligné qu'une telle procédure affaiblirait *la pierre angulaire du Statut de la Cour*, qui est que *seuls les Etats peuvent être parties* devant la Cour, et non les personnes privées.

On a aussi fait valoir que, si la résolution était adoptée, la Cour serait *inévitablement amenée à se pencher sur le fond du différend* auquel une des parties est le Secrétaire général de l'Organisation des Nations Unies, l'autre étant une *personne privée*. On a dit en outre qu'il n'était pas possible de savoir si le Tribunal avait outrepassé sa compétence ou commis une erreur de droit sans délibération judiciaire portant sur *le fond* de l'affaire.

Lors du scrutin du 8 novembre 1955 à l'Assemblée générale trente délégations sur cinquante-sept n'ont pas appuyé la résolution (le résultat du vote ayant été 27 contre 18, avec 12 abstentions) :

*Votes pour* : Argentine, Bolivie, Brésil, Canada, Chili, Chine, Colombie, Costa Rica, Cuba, Equateur, El Salvador, Etats-Unis d'Amérique, Honduras, Irak, Israël, Liban, Liberia, Pakistan, Panama, Paraguay, Philippines, République dominicaine, Royaume-Uni de Grande-Bretagne et d'Irlande du Nord, Thaïlande, Turquie, Union sud-africaine et Venezuela.

*Votes contre* : Arabie Saoudite, Belgique, République socialiste soviétique de Biélorussie, Danemark, Egypte, Inde, Indonésie, Norvège, Pays-

Saudi Arabia, Sweden, Syria, Ukrainian Soviet Socialist Republic, Union of Soviet Socialist Republics, Uruguay, Yemen, Yugoslavia.

*Abstaining* : Afghanistan, Australia, Burma, Ethiopia, Greece, Guatemala, Haiti, Iran, Luxembourg, Mexico, New Zealand, Peru.

It followed as a consequence that the *procedure involving the Court was not used for 18 years*, and it was only in 1973 that the first request to the Court to give an advisory opinion was presented by the Committee for Review (in the case *Fasla v. the Secretary-General*), and for the second time only *after eight more years* (in the current case).

I would like to recall that in 1973 I voted against the Advisory Opinion of the Court in the so-called *Fasla* case, and presented a dissenting opinion, in which it was pointed out that despite resolution 957 (X) I had voted against the Opinion, without making any attempt to revise the above-mentioned resolution (*because in any case this is not a function of the Court*).

2. But the competence of the Court and its judicial function should be based exclusively on the Charter of the United Nations and the Statute of the Court, which is an integral part of it.

To give or not to give an advisory opinion on a request of any kind is the *discretionary right* of the Court, as laid down in paragraph 1 of Article 65 of the Statute "The Court *may* give an advisory opinion . . ." (emphasis added).

In accordance with Article 34 of the Statute "*Only States may be parties in cases before the Court*"<sup>1</sup>. The situation which the Court faces in the current case had as a matter of principle the same character as that in the 1973 case, and the Court has made more than a dozen references to that case.

The Court is again in substance requested to undertake a judicial review of a Judgement of the Tribunal in which *one party* is a private person and the *other party is the Secretary-General* "the chief administrative officer of the [United Nations] Organization".

The Court has stated (para. 58) that it :

"should not attempt by an advisory opinion to fill the role of a court of appeal and to retry the issues on the merits of this case as they were presented to the Tribunal".

It has also been said that the intention of the Court is only to render some assistance to the General Assembly ; but in reality the deliberation on the current case is a kind of surrogate of judicial deliberation, contrary to the Charter of the United Nations and the Statute of the Court relating to its advisory function.

3. Inasmuch as the majority of the Court has decided in paragraph 1 of

<sup>1</sup> See also my dissenting opinion, *I.C.J. Reports 1973*, pp. 134-138.

Bas, Pologne, Suède, Syrie, Tchécoslovaquie, République socialiste soviétique d'Ukraine, Union des Républiques socialistes soviétiques, Uruguay, Yémen, Yougoslavie.

*Abstentions* : Afghanistan, Australie, Birmanie, Ethiopie, Grèce, Guatemala, Haïti, Iran, Luxembourg, Mexique, Nouvelle-Zélande, Pérou.

Il en est résulté que *la procédure faisant intervenir la Cour n'a pas été employée pendant dix-huit ans*, et que c'est en 1973 seulement que le Comité des demandes de réformation a soumis la première requête pour avis consultatif (en l'affaire *Fasla c. le Secrétaire général de l'Organisation des Nations Unies*), l'affaire suivante, qui occupe actuellement la Cour, ne venant que *huit ans plus tard*.

Je voudrais rappeler qu'en 1973 j'ai voté contre l'avis consultatif donné par la Cour dans l'affaire dite « affaire *Fasla* », et que j'ai joint à cet avis une opinion dissidente où je soulignais que, malgré la résolution 957 (X), j'avais voté contre l'avis en m'interdisant d'essayer de reviser la résolution en question (*vu que ce n'était pas, de toute façon, une fonction de la Cour*).

2. La compétence de la Cour et sa fonction judiciaire devraient reposer exclusivement sur la Charte des Nations Unies et sur son Statut qui en fait partie intégrante.

Donner ou ne pas donner un avis consultatif sur une requête quelconque relève d'un *droit discrétionnaire* de la Cour, ainsi qu'il ressort du paragraphe 1 de l'article 65 du Statut : « La Cour *peut* donner un avis consultatif... » (Les italiques sont de moi.)

Conformément à l'article 34 du Statut : « *Seuls les Etats ont qualité pour se présenter devant la Cour* »<sup>1</sup>. La situation dans laquelle la Cour se trouve en la présente affaire se caractérise en principe de la même façon qu'en 1973, et la Cour a mentionné une douzaine de fois l'avis de 1973.

Une fois de plus, la Cour est, en substance, priée de se livrer au réexamen judiciaire d'un jugement du Tribunal dans une affaire où *l'une des parties* est une personne privée et *l'autre partie, le Secrétaire général*, est « le plus haut fonctionnaire de l'Organisation [des Nations Unies] ».

Au paragraphe 58 de son avis, la Cour déclare qu'elle

« ne doit pas essayer, en matière consultative, de jouer le rôle d'une juridiction d'appel et de rejurer les points de fond tels qu'ils ont été plaidés devant le Tribunal ».

Il est dit aussi que la Cour souhaite seulement venir en aide à l'Assemblée générale ; mais en réalité la délibération en la présente affaire n'est qu'un semblant de délibération judiciaire, contraire à la Charte des Nations Unies et aux dispositions du Statut de la Cour régissant la fonction consultative.

3. Dans la mesure où la majorité de la Cour a décidé au point 1 du

<sup>1</sup> Voir aussi mon opinion dissidente, *C.I.J. Recueil 1973*, p. 134-138.

the operative part of the Opinion, taking into account all the circumstances mentioned in the reasoning part of the Opinion, to comply with the request for advisory opinion, I am compelled to turn to the substance of the reasoning part of the Opinion, as well as paragraphs 2 A and 2 B of its operative part, without prejudice to my position, which I have expounded in *Fasla's* case in 1973 as well as later in the case on the request of the WHO to give an advisory opinion in 1980, for the reasons expressed in my dissenting opinions<sup>1</sup>, which I continue to support.

4. I would like to be excused from analysing the whole collection of arguments used by the Tribunal, and later by the Court, because *all of them are based on the same wrong presumptions*.

Therefore, I limit myself only to certain remarks, which, it seems to me, are of really decisive significance.

The Court has accepted once more a request for advisory opinion from the Committee on Applications for Review of Administrative Tribunal Judgements, and has thus not only repeated the mistake made in 1973 (in the so-called *Fasla* case), but has made new serious legal mistakes.

In the current case the Court, like the Tribunal, in fact did not take due account of the legal meaning of General Assembly resolution 34/165 of 17 December 1979, and in this way has acted contrary to the sovereign right of the Assembly, established in Article 101, paragraph 1, of the Charter, to be the exclusive organ of the United Nations for the establishment of regulations for the appointment of the staff of the United Nations.

Reservations were made in the Advisory Opinion and earlier by the Tribunal in its Judgement that they allegedly did not deny this right of the General Assembly, and resolution 34/165 as it is. But such reservations could not disguise what the Tribunal and the Court have done in reality (paras. 49, 50, 73-75).

5. The text of the question presented by the Committee on Applications for Review to the Court is quite clear :

“Is the judgement of the United Nations Administrative Tribunal in Judgement No. 273, *Mortished v. the Secretary-General*, warranted in determining that General Assembly resolution 34/165 of 17 December 1979 could not be given immediate effect in requiring, for the payment of repatriation grants, evidence of relocation to a country other than the country of the staff member's last duty station ?”

The answer to the question could easily be found in the text of the above-mentioned resolution of the Assembly :

---

<sup>1</sup> *I.C.J. Reports 1973*, pp. 134-138, and *I.C.J. Reports 1980*, pp. 121-198.

dispositif, et compte tenu de toutes les circonstances mentionnées dans les motifs, de donner suite à la requête pour avis, je me vois obligé d'examiner la substance des motifs, ainsi que les points 2 A et 2 B du dispositif, sans préjudice de la position que j'ai exposée dans l'affaire *Fasla* en 1973 et lors de la requête pour avis consultatif présentée par l'OMS en 1980, pour les raisons exprimées dans mes opinions dissidentes en ces affaires <sup>1</sup>, opinions auxquelles je me tiens.

4. On me dispensera d'analyser tous les arguments utilisés par le Tribunal et repris par la Cour, car *ils procèdent tous des mêmes postulats erronés*.

Je me limiterai à certaines remarques qui, me semble-t-il, sont d'une importance vraiment décisive.

La Cour a accepté à nouveau une requête pour avis consultatif émanant du Comité des demandes de réformation de jugements du Tribunal administratif et, ce faisant, elle a non seulement renouvelé l'erreur qu'elle avait commise en 1973 (dans l'affaire dite « affaire *Fasla* »), mais y a ajouté de nouvelles erreurs de droit sérieuses.

Dans la présente affaire la Cour, suivant en cela le Tribunal, n'a pas tenu effectivement compte comme elle l'aurait dû du sens juridique de la résolution 34/165 de l'Assemblée générale en date du 17 décembre 1979 ; elle a donc contrarié le droit souverain de l'Assemblée, résultant de l'article 101, paragraphe 1, de la Charte, à être le seul organe des Nations Unies compétent pour fixer des règles en matière de nomination du personnel de l'Organisation.

La Cour, dans son avis consultatif, et avant elle le Tribunal, en son jugement, ont pris la précaution de dire que ce droit de l'Assemblée générale et la résolution 34/165 telle qu'elle se présente n'étaient pas contestés en eux-mêmes. Mais ces précautions de langage ne sauraient dissimuler ce que le Tribunal et la Cour ont fait en réalité (par. 49, 50, 73-75).

5. Le texte de la question dont le Comité des demandes de réformation a saisi la Cour est parfaitement clair :

« Dans son jugement n° 273 concernant l'affaire *Mortished c. le Secrétaire général de l'Organisation des Nations Unies* le Tribunal administratif des Nations Unies pouvait-il légitimement déterminer que la résolution 34/165 de l'Assemblée générale en date du 17 décembre 1979, qui subordonne le paiement de la prime de rapatriement à la présentation de pièces attestant la réinstallation du fonctionnaire dans un pays autre que celui de son dernier lieu d'affectation, ne pouvait prendre immédiatement effet ? »

La réponse à la question pouvait facilement être trouvée dans le texte de la résolution susmentionnée de l'Assemblée :

---

<sup>1</sup> C.I.J. Recueil 1973, p. 134-138, et C.I.J. Recueil 1980, p. 121-198.

“effective 1 January 1980 *no* staff member shall be entitled to any part of the repatriation grant unless evidence of relocation away from the country of last duty station is provided” (emphasis added).

Is there any need to point out that the word “*no*” in this context has only one meaning – “*nobody*” or that the words “effective 1 January 1980” can have no meaning other than that, as from that date, the resolution has “immediate effect” for all members of the staff without exception ?

6. But in paragraph 47 of the Opinion we read :

“The Court has therefore to consider whether it should confine itself to answering the question put ; or, having examined the question, decline to give an opinion in response to the request ; or, in accordance with its established jurisprudence, seek to bring out what it *conceives to be the real meaning* of the Committee’s request, and thereafter proceed to attempt to answer rationally and effectively ‘the legal questions really in issue’ (*I.C.J. Reports 1980*, p. 89, para. 35). As will be explained below (para. 55), it might be possible to *give a reply to the question on its own terms*, but the reply would not appear to resolve the questions really in issue, and it is also doubtful *whether such a reply would be a proper exercise of the Court’s powers under Article 11 of the Tribunal’s Statute.*” (Emphasis added.)

It is necessary first to say that Article 11 of the Tribunal’s Statute *could not confer any kind of power on the Court. The sole sources of the powers of the Court are the Charter of the United Nations and the Statute of the Court.* Thus this argument is not a legal one, and is used among the other unconvincing arguments for justification of the view that the Court allegedly has a right, under pretext of an Advisory Opinion, to avoid giving an answer to the request presented, but to reformulate it completely ; and after that to reply to its own question.

In paragraph 55 of the Opinion also all arguments related to the so-called reformulation of the request confirm that there is no legal basis for the situation in the current case, in which the request for advisory opinion has *completely disappeared.*

Secondly, in paragraph 55 of the Opinion we read :

“*Thus the decision was not that resolution 34/165 could not be given immediate effect but, on the contrary, that the Applicant had sustained injury precisely by reason of its having been given immediate effect by the Secretary-General in the new version of the Staff Rules which omitted Rule 109.5 (f).*” (Emphasis added.)

And after this discovery, the Court in the same paragraph, contrary to the substance of the matter, continues :

« avec effet au 1<sup>er</sup> janvier 1980, les fonctionnaires n'ont droit à *aucun* montant au titre de la prime de rapatriement à moins qu'ils ne présentent des pièces attestant qu'ils se réinstallent dans un pays autre que celui de leur dernier lieu d'affectation » (les italiques sont de moi).

Est-il nécessaire de souligner que dans ce contexte le mot « *aucun* » n'a qu'un sens : « aucun montant à *personne* », ou que les mots « avec effet au 1<sup>er</sup> janvier 1980 » ne peuvent signifier qu'une chose, à savoir qu'à partir de cette date la résolution prend « immédiatement effet » pour tous les fonctionnaires sans exception ?

6. Or au paragraphe 47 de l'avis nous pouvons lire ce qui suit :

« La Cour doit donc se demander si elle doit se contenter de répondre à la question telle qu'elle est posée ou, ayant examiné celle-ci, refuser d'y donner suite ; ou si, conformément à sa jurisprudence, elle doit s'efforcer de dégager *ce qui lui paraît être l'intention véritable du Comité*, puis de chercher à répondre, de façon rationnelle et satisfaisante, aux « points de droit ... véritablement mis en jeu » (C.I.J. Recueil 1980, p. 89, par. 35). Comme on le verra ci-après (paragraphe 55), il serait éventuellement possible *de répondre à la question prise à la lettre*, mais une telle réponse ne résoudrait pas, semble-t-il, les points véritablement en jeu. Il est en outre douteux *que ce soit, pour la Cour, une manière appropriée d'exercer les pouvoirs que lui confère l'article 11 du statut du Tribunal.* » (Les italiques sont de moi.)

Il convient tout d'abord de relever que l'article 11 du statut du Tribunal *ne peut conférer à la Cour aucun pouvoir d'aucune sorte*. La Charte des Nations Unies et le Statut de la Cour sont les seules sources des pouvoirs de cette dernière. Cet argument est donc sans valeur juridique, et il est employé avec d'autres arguments contestables pour accréditer l'idée que la Cour aurait le droit de prendre prétexte de l'avis de 1980 pour ne pas répondre à la requête présentée et la reformuler complètement ; puis répondre à sa propre question.

Au paragraphe 55 de l'avis, d'autre part, tous les arguments relatifs à la prétendue reformulation de la requête confirment l'absence de base juridique de la situation telle qu'elle se présente en la présente espèce, où la requête pour avis consultatif a *disparu en totalité*.

En second lieu, au paragraphe 55 de l'avis nous lisons ceci :

« *Ainsi la décision ne consistait pas à dire que la résolution 34/165 ne pouvait prendre immédiatement effet, mais à dire tout au contraire que, précisément parce que le Secrétaire général avait donné effet immédiat à la résolution en adoptant le nouveau texte du règlement du personnel où ne figurait plus la résolution 109.5 f), le requérant avait subi un préjudice.* » (Les italiques sont de moi.)

Ayant fait cette découverte, la Cour, dans le même paragraphe, poursuit, contrairement à l'essence de la question :



“The judgement of the Tribunal *in no way seeks to call in question the legal validity and effectiveness of either resolution 34/165 or the Staff Rules made by the Secretary-General for its immediate implementation.*” (Emphasis added.)

But that statement could only be considered as an additional attempt to give to the judgement of the Tribunal, and also to the real meaning and effect of the Advisory Opinion of the Court, some appearance of legal reasoning.

In pursuit of this wrong approach, the Court undertook a long excursion into the field of what it imagines was the way of thinking of the members of the Committee for Review, before and in the process of their voting on the request presented officially to the Court, as well as what it imagines was the way of thinking of the delegations of the Members of the General Assembly in the process of elaboration and acceptance of resolution 34/165, and the way it was implemented. This excursion has led the majority of the Court to consideration of a large number of questions related to the activity of the General Assembly, and various organs of the United Nations, and particularly of the activity of the Secretary-General, which does not relate to the real legal issue of the request presented to the Court.

7. On the basis of this, to put it mildly, very unstable foundation, the Court continues to advance its allegations that it has acted in accordance with “established jurisprudence”.

In justification of its position the Court has particularly used references to the Advisory Opinion of the Court in 1980 given at the request of the WHO in connection with the relocation of its regional office from Cairo.

It is well known that in that case the Court did not give a precise answer to the request, but substituted its own text for the request made. This was done also under the pretext that it should help the Court to understand correctly the real legal meaning of the request of the WHO<sup>1</sup>. The result of the implementation of such a method is well known: in substance no answer to the legal question presented to the Court was ever given in its advisory opinion, which was adopted on the basis of a method which the Court *now* continues to consider as “established jurisprudence”.

8. The repeated attempts of the majority of the Court to canonize the right to *reformulate* the request presented for advisory opinion, have created in general the dangerous situation in which the Court allegedly could voluntarily intervene in any question related to the constitutional rights and the activity of any of the main bodies of the United Nations and specialized agencies, or any problem of the interrelations between States, under the pretext of receiving a request for advisory opinion. And this is what has happened, in the case of the WHO in 1980 particularly.

---

<sup>1</sup> See also more detailed reasoning related to the 1980 case submitted to the Court in my *dissenting opinion I.C.J. Reports 1980*, pp. 190-197.

« Dans son jugement le Tribunal n'a nullement cherché à mettre en doute la validité et l'effectivité juridiques de la résolution 34/165 ni de la disposition du règlement du personnel arrêtée par le Secrétaire général pour la mettre immédiatement en œuvre. » (Les italiques sont de moi.)

Mais on ne saurait voir dans cet énoncé qu'une nouvelle tentative visant à donner au jugement du Tribunal, et aussi au sens et à la portée réels de l'avis consultatif de la Cour, une apparence de raisonnement juridique.

Partant de cette idée erronée, la Cour entreprend d'explorer ce qu'elle imagine être la façon de penser des membres du Comité des demandes de réformation avant et pendant le vote sur la demande adressée officiellement à la Cour, ainsi que ce qu'elle imagine avoir été la façon de penser des délégations à l'Assemblée générale lors de l'élaboration et de l'acceptation de la résolution 34/165, et les modalités de sa mise en œuvre. La majorité de la Cour est ainsi amenée à aborder de nombreuses questions relatives à l'activité de l'Assemblée générale et de divers organes des Nations Unies, notamment du Secrétaire général, ce qui est sans rapport avec le véritable problème juridique posé dans la demande soumise à la Cour.

7. Sur cette base que l'on peut qualifier, en termes modérés, de très précaire, la Cour persiste à soutenir qu'elle a agi conformément à sa « jurisprudence ».

Pour justifier cette position, elle fait mention en particulier de l'avis consultatif qu'elle a rendu en 1980, à la demande de l'OMS, au sujet du déplacement du Bureau régional de cette organisation actuellement situé au Caire.

On sait que, dans cette affaire, la Cour n'a pas répondu précisément à la requête, mais a substitué son propre texte à la question qui lui était posée. Elle l'a fait sous le prétexte que cela l'aiderait à bien saisir le sens juridique véritable de la requête de l'OMS <sup>1</sup>. Le résultat est connu : aucune réponse de fond à la question juridique posée à la Cour n'a jamais été fournie dans l'avis consultatif, lequel a été adopté selon une méthode que la Cour persiste *aujourd'hui* à considérer comme sa « jurisprudence ».

8. Les tentatives répétées de la majorité de la Cour pour sanctifier le droit de *reformuler* la requête pour avis consultatif ont eu, d'une façon générale, cet effet dangereux que la Cour serait censée pouvoir se mêler sciemment de toute question relative aux droits constitutionnels et à l'activité de l'un quelconque des organes principaux de l'Organisation des Nations Unies et des institutions spécialisées, ou de tout problème de relations entre Etats, sous prétexte d'accueillir une demande d'avis. Et c'est bien ce qui s'est produit, plus particulièrement dans le cas de l'OMS en 1980.

<sup>1</sup> Voir aussi le développement relatif à l'affaire de 1980 qui figure dans mon opinion *dissidente* (C.I.J. Recueil 1980, p. 190-197).

The competence of the Court in respect of advisory opinions, in accordance with Article 65 of its Statute, is *strictly limited*. If the Court considers that some request has no real legal meaning, then it is the Court's right to reject the request, and that is all. But to substitute for the request its own text is completely unacceptable from the point of view of its Statute.

It is necessary to stress the fact that throughout the long chain of its argument the Court avoided, as the Tribunal also had done earlier, giving its conclusion on the real decisive legal questions, or distorted their meaning.

9. In particular, the Court did not consider the nature of the right to a grant on repatriation or relocation. It is quite clear that the right to a repatriation grant was never considered as *a duty of the United Nations* to pay for *nothing*, but payment was only made in the case of real repatriation, or relocation. Any attempt to separate the legal concept of payment from the legal nature of repatriation or relocation has no basis in law or logic.

In short, how could one possibly consider that the words "unless evidence of relocation . . . is provided" are in any way equivalent to some such words as : "Every staff member of the United Nations has the right to be paid for repatriation or relocation independently of whether or not he is repatriated or relocated away from the country of his last duty station" ?

And yet *it is on this tacit and incorrect understanding that the words quoted above are equivalent to such a meaning that one of the general approaches of both the Tribunal and the Court is based*. It is however simply not possible, even if one tries to read between the lines of General Assembly resolution 34/165, to find that the Assembly would have regarded the two expressions as synonymous. And finally if, contrary to all legal and logical arguments, it could be contended that the two expressions are equivalent or synonymous, how can it be explained that this same approach is not implemented also for staff members who were citizens of the country of their last duty station ?

10. No decision to abandon the legal and literal meaning of the term "repatriation" was ever taken by the General Assembly which, under Article 101, paragraph 1, of the Charter is the only body authorized to establish regulations relating to the appointment (*ergo*, to the conditions of work) of United Nations staff members – regulations which are obligatory for the Secretary-General.

All references in the Tribunal's Judgement, as well as in the Advisory Opinion of the Court, to the long-followed practice whereby repatriation grant was paid to members of staff without presentation of evidence of repatriation or relocation could add nothing in favour of the Judgement of the Tribunal and Advisory Opinion of the Court. As has been said, the duty to present evidence does not in any way nullify or limit the grant for repatriation or relocation : it should be considered only as one of the

La compétence de la Cour en matière consultative est *strictement limitée* en vertu de l'article 65 du Statut. Si la Cour estime qu'une requête n'a pas de signification juridique véritable, elle a le droit de rejeter cette requête, un point c'est tout. Mais y substituer son propre texte est radicalement inacceptable au regard du Statut.

Il faut souligner que, dans son laborieux raisonnement, la Cour, comme le Tribunal avant elle, a évité de conclure sur les questions juridiques véritablement décisives ou en a faussé le sens.

9. En particulier, la Cour n'a pas examiné la nature du droit au versement d'une prime à l'occasion du rapatriement ou de la réinstallation. Il est clair que le droit à une prime de rapatriement n'a jamais été considéré comme *l'obligation, pour l'Organisation des Nations Unies, de donner de l'argent pour rien* ; le paiement n'était effectué qu'en cas de rapatriement ou de réinstallation véritable. Toute tentative visant à dissocier la notion juridique de paiement de la nature juridique du rapatriement ou de la réinstallation est sans fondement en droit ni en logique.

En un mot, comment pourrait-on jamais considérer que la formule « à moins qu'il ne présente des pièces attestant qu'il se réinstalle » reviendrait à dire : « Tout fonctionnaire de l'Organisation des Nations Unies a droit à un versement lié au rapatriement ou à la réinstallation, qu'il soit ou non rapatrié ou se réinstalle ailleurs que dans le pays de sa dernière affectation » ?

Pourtant *c'est sur cette interprétation inexacte des mots précités que le Tribunal et la Cour fondent tacitement une de leurs approches générales*. Or, même si l'on essaie de lire entre les lignes de la résolution 34/165 de l'Assemblée générale, il n'est simplement pas possible de conclure que celle-ci a considéré les deux expressions comme synonymes. Enfin si, contre toute raison juridique et logique, on pouvait soutenir que les deux expressions sont équivalentes ou synonymes, comment expliquer que la même règle n'est pas appliquée aux fonctionnaires ressortissants du pays de leur dernière affectation ?

10. Aucune décision tendant à abandonner le sens juridique et littéral du mot « rapatriement » n'a jamais été prise par l'Assemblée générale qui, en vertu de l'article 101, paragraphe 1, de la Charte, est le seul organe autorisé à établir des règles concernant la nomination (et donc les conditions de travail) des fonctionnaires de l'Organisation des Nations Unies – règles qui sont obligatoires pour le Secrétaire général.

Toute mention faite dans le jugement du Tribunal, comme dans l'avis consultatif de la Cour, de la longue pratique en vertu de laquelle la prime de rapatriement était versée aux fonctionnaires sans justification du rapatriement ou de la réinstallation n'ajoute rien au jugement du Tribunal ni à l'avis consultatif de la Cour. Comme on l'a indiqué, l'obligation de présenter des preuves n'a aucunement pour effet d'annuler ou de limiter l'octroi de la prime de rapatriement ou de réinstallation : elle ne doit être

elements of a purely technical character for the implementation of the grant.

Contrary to that, and to General Assembly resolution 34/165, the Tribunal adopted an approach, the consequences of which were equal to an attempt to redraft the resolution in such a way that the word “no” in this context for the Tribunal, meant nothing, and the text allegedly should be taken as reading “no member of the staff appointed after 1 January 1980”.

Is it necessary to demonstrate that no kind of wrong or illegal practice of the executive mechanism could be considered as a source for creation of legally recognized rights, and therefore *could not generate any so-called acquired right within the meaning of Staff Regulation 12.1* (Chap. XII – General Provisions) ?

The Tribunal avoided giving a direct answer to this problem and said that “in view of the particular situation of the Applicant, the Tribunal finds that it is not required to adjudicate that question *in abstracto*” (para. VIII).

But in the following paragraphs of its Judgement, under the pretext that it was analysing the particular situation relating only to the Applicant, the Tribunal in reality came to far-reaching conclusions, going beyond the specific case, which distorted the definition of the grant for repatriation or relocation as established for members of the United Nations Secretariat by the General Assembly *in abstracto* as well as in the specific case.

In the following paragraphs, contrary to its own general statement, and under the pretext that the approach of the Tribunal only concerns the Applicant, the Tribunal used for that purpose a great number of unconvincing arguments.

11. The general approach of the Tribunal is based on an artificial separation of its arguments from the nature of the repatriation or relocation grant as it is and was established by the General Assembly.

The result of this wrong approach leads the Tribunal to the conclusion that the above-mentioned payment is allegedly part of the general “benefit” or acquired right of members of the staff taken independently from and allegedly not bound up with the real legal nature of the right. In support of this reference was made to Annex IV to the Staff Regulations.

In paragraph XV of the Judgement we read :

“Consequently, the link established by the General Assembly and the Secretary-General between the amount of the grant and length of service entitles the Applicant to invoke an acquired right, notwithstanding the terms of Staff Rule 109.5 which came into force on 1 January 1980 with the deletion of subparagraph (f) concerning the transitional system . . . it is incumbent upon the Tribunal to assess the consequences of any failure to recognize an acquired right.”

But the Tribunal passed over an important fact, namely that the refer-

considérée que comme un des éléments purement techniques de mise en œuvre de la prime de rapatriement.

Contrairement à cela et à la résolution 34/165 de l'Assemblée générale, le Tribunal a adopté une méthode qui, par ses conséquences, revient à essayer de reviser la résolution de telle manière que le mot « aucun » ne signifie plus rien dans ce contexte pour le Tribunal, et qu'il faudrait censément lire « aucun fonctionnaire nommé après le 1<sup>er</sup> janvier 1980 ».

Est-il nécessaire de démontrer qu'aucune pratique erronée et illicite de services exécutifs ne saurait être considérée comme la source de droits juridiquement reconnus, et ne *saurait donc engendrer un prétendu droit acquis au sens de l'article 12.1 du statut du personnel* (chap. XII. – Dispositions générales) ?

Le Tribunal a évité de répondre directement et s'est contenté de dire : « Eu égard à la situation propre du requérant, le Tribunal estime qu'il n'a pas à se prononcer sur cette question *in abstracto* » (par. VIII).

Mais dans les paragraphes suivants de son jugement, et sous prétexte d'analyser la situation particulière du seul requérant, le Tribunal en vient en réalité à des conclusions allant très loin, bien au-delà des limites de l'espèce, et qui faussent la définition de la prime de rapatriement ou de réinstallation telle qu'elle a été établie par l'Assemblée générale à l'intention des membres du Secrétariat de l'Organisation, que ce soit *in abstracto* ou dans le cas d'espèce.

Dans les paragraphes qui suivent, et contrairement à ce qu'il dit en général, prenant pour prétexte de s'en tenir au cas du requérant, le Tribunal fait appel à un grand nombre d'arguments peu convaincants.

11. D'une façon générale le Tribunal dissocie artificiellement son argumentation de la nature de la prime de rapatriement ou de réinstallation telle qu'elle est et telle qu'elle a été établie par l'Assemblée générale.

Cette méthode erronée l'amène à conclure que le versement de la prime ferait censément partie des « avantages » généraux ou des droits acquis des fonctionnaires, indépendamment ou en dehors de la nature juridique réelle du droit. A l'appui de cette idée, il est fait référence à l'annexe IV du statut du personnel.

Au paragraphe XV du jugement, nous pouvons lire :

« Dans ces conditions, le lien établi par l'Assemblée générale et le Secrétaire général entre le montant de la prime et les services accomplis donne au requérant titre à se prévaloir d'un droit acquis nonobstant les termes de la dispositions 109.5 du règlement entrée en vigueur le 1<sup>er</sup> janvier 1980 et supprimant l'alinéa f) relatif au régime transitoire. Il appartient au Tribunal ... de tirer les conséquences de toute méconnaissance d'un droit acquis. »

Mais le Tribunal a négligé un fait important, à savoir que la mention de

ence to length of service as stated in Annex IV to the Staff Regulations is *related only to calculation* of the grant and could not be used as a legal argument for the legal definition of the right as it is, or for recognition of it as an acquired right within the meaning of Staff Regulation 12.1.

12. One of the main mistakes in the Judgement is an assertion by the Tribunal that the provision relating to presentation of evidence of repatriation or relocation provided in General Assembly resolution 34/165 allegedly changed the legal character and real nature of the right.

Let us therefore turn for a moment to resolution 33/119 of 19 December 1978, when the General Assembly decided

“... that payment of the repatriation grant to entitled staff members shall be made conditional upon the presentation by the staff members of evidence of actual relocation, subject to the terms to be established by the Commission” (the International Civil Service Commission).

Thus in 1978 already the Assembly dotted the i's and crossed the t's, and correct implementation of its resolution should have led to the establishment of due order relating to the payment of the grant on repatriation or relocation.

What happened thereafter? The text of resolution 33/119 was wrongly implemented, with the purpose of maintaining the illegal practice of payment of repatriation grant without factual repatriation or relocation, for members of staff who were in the service of the United Nations before 1 July 1979.

How did this happen? Contrary to the letter and the spirit of resolution 33/119 of 19 December 1978, the words in paragraph 4 of the resolution of 1978 – “subject to the terms to be established by the Commission” together with the words in paragraph 12: “Decides that the above decisions shall enter into effect on 1 January 1979, except where otherwise specified” – were wrongly presented as a legal basis for such approach.

In reality, paragraph 4 meant that the Commission (ICSC) should settle only the details of what kind of evidence of repatriation should be necessary to be presented by members of staff entitled to the grant in accordance with the resolution of the General Assembly of 19 December 1978; but the Commission never was authorized to overrule its substance and to establish a so-called transitional period, because this was senseless as a matter of substance in the light of the letter and spirit of resolution 33/119.

However, contrary to that, there was included in the Staff Rules (Rule 109.5) a paragraph (f) which distorted the real meaning of paragraph 4 of General Assembly resolution 33/119 by excluding from the implementation of that resolution all members of the Staff who in reality did not repatriate or relocate, from the country of their last duty station.

la durée des services à l'annexe IV du statut du personnel *n'a trait qu'au mode de calcul* de la prime et qu'on ne peut en tirer d'argument juridique pour la définition juridique du droit en soi, ni pour sa reconnaissance comme droit acquis au sens de l'article 12.1 du statut du personnel.

12. Une des erreurs principales commises dans le jugement est l'assertion qu'y fait le Tribunal de ce que la disposition relative à la présentation de justifications du rapatriement ou de la réinstallation, prévue dans la résolution 34/165 de l'Assemblée générale, aurait changé le caractère juridique et la nature réelle du droit.

Examinons donc un instant la résolution 33/119 du 19 décembre 1978 dans laquelle l'Assemblée générale a décidé :

« que le paiement de la prime de rapatriement aux fonctionnaires qui peuvent y prétendre sera subordonné à la présentation, par les intéressés, de pièces justificatives attestant leur changement effectif de résidence, selon les modalités qui seront établies par la Commission [de la fonction publique internationale] ».

Ainsi, dès 1978, l'Assemblée a mis les points sur les *i* et une application correcte de sa résolution aurait conduit à mettre de l'ordre dans les versements de la prime lors du rapatriement ou de la réinstallation.

Qu'est-il arrivé depuis ? La résolution 33/119 a été mise en œuvre d'une manière erronée, afin de maintenir la pratique illicite du versement de la prime de rapatriement sans rapatriement ou réinstallation effectifs aux fonctionnaires qui étaient au service de l'Organisation des Nations Unies avant le 1<sup>er</sup> juillet 1979.

Comment cela a-t-il pu se produire ? Contrairement à la lettre et l'esprit de la résolution 33/119 du 19 décembre 1978, les mots figurant au paragraphe 4 de cette résolution : « selon les modalités qui seront établies par la Commission », de même que les termes de son paragraphe 12 : « Décide que, sauf indication contraire, les décisions ci-dessus prendront effet le 1<sup>er</sup> janvier 1979 », ont été invoqués à tort comme fondement juridique d'une telle interprétation.

En réalité, le paragraphe 4 signifie que la Commission (CFPI) ne devait régler que les détails des justifications du rapatriement à présenter par les fonctionnaires pouvant prétendre à la prime, en application de la résolution de l'Assemblée générale du 19 décembre 1978 ; mais la Commission n'a jamais été autorisée à passer outre sur le fond et à établir une période prétendument transitoire, car cela n'avait fondamentalement aucun sens vu la lettre et l'esprit de la résolution 33/119.

Or, au lieu de cela, on a introduit dans l'article 109.5 du règlement du personnel un alinéa *f*) qui déformait le sens véritable du paragraphe 4 de la résolution 33/119 de l'Assemblée générale en excluant des effets de cette résolution tous les fonctionnaires qui en réalité n'étaient pas rapatriés et ne se réinstallaient pas dans un autre pays que celui de leur dernière affectation.



The observation in paragraph 71 of the Opinion that "Paragraph (f) was in conformity with the text prepared by the International Civil Service Commission" has no legal basis, because, as has been said, the Commission also had no right to intervene in the interpretation of the substance of a resolution of the General Assembly.

This happened for a short period before the opening of the thirty-fourth session of the General Assembly meeting in September 1979. The Secretary-General in 1978 was only invited "to make such *consequential* changes as are necessary in the Staff Rules and to report thereon to the General Assembly at its thirty-fourth session in accordance with the provisions of regulation 12.2 of the Staff Regulations".

As is well known, the above-mentioned paragraph (f) existed only a short time and was *never confirmed by the General Assembly*, and was excluded from the Rules by the Secretary-General in December 1979 in accordance with the confirmation by resolution 34/165 of the duty to present evidence of repatriation or relocation, thus repeating the same position which the General Assembly had taken up in 1978.

13. Now let us consider once more the real meaning of this former short-lived paragraph (f), because the wrong interpretation of it constitutes one of the key questions in the whole construction of the Judgement of the Tribunal as well as the Advisory Opinion of the Court.

As has been said, paragraph (f) provided for the exclusion of a particular group of staff members from the requirement of presentation of evidence of relocation ; but this paragraph did not provide that the nature and character of the right to repatriation, as it is, was changed. *Nor did it provide that a staff member should be paid without relocation from the country of his last duty station*, if no actual relocation took place. In this context the former paragraph (f) cannot be interpreted as meaning that the repatriation or relocation grant itself, and the requirement of presentation of evidence of relocation, are somehow equivalent or synonymous, as has already been observed. *Paragraph (f) at the last count was only used as a pretext for illegal payment for nothing.*

I repeat that the obligation to present evidence of repatriation or relocation is only a technicality, with the purpose of ensuring that no one should be able to abuse the confidence of the United Nations and receive payment contrary to the legal nature of the grant. For the same reason, any consideration of the question of the so-called *retroactivity or non-retroactivity of the 1979 resolution* of the General Assembly has no legal meaning, because the right to the grant on repatriation or relocation, as it is, has been neither denied nor changed.

The other approach, to my regret, is an attempt to ignore real facts.

14. Reference has been made by the Tribunal to contractual and other obligations to the Applicant created at the time of the appointment of the Applicant but this is also unconvincing, and does not relate to the question of legal nature of the right of repatriation or relocation. And the United

L'observation faite au paragraphe 71 de l'avis suivant laquelle l'« alinéa f) correspondait au texte établi par la Commission de la fonction publique internationale » est dépourvue de fondement juridique, car, comme on l'a dit, la Commission n'avait pas non plus le droit de se mêler d'interpréter la substance d'une résolution de l'Assemblée générale.

Cela s'est produit peu de temps avant l'ouverture de la trente-quatrième session de l'Assemblée générale en septembre 1979. En 1978, le Secrétaire général avait été simplement invité « à apporter au règlement du personnel les modifications nécessaires *en conséquence* et à faire rapport à ce sujet à l'Assemblée générale lors de sa trente-quatrième session, conformément aux dispositions de l'article 12.2 du statut du personnel ».

Comme on le sait, l'alinéa f) susmentionné a été de courte durée et *n'a jamais été confirmé par l'Assemblée générale* ; et le Secrétaire général l'a rayé du règlement en décembre 1979, après que la résolution 34/165 eut confirmé l'obligation de justifier du rapatriement ou de la réinstallation, reprenant ainsi la décision que l'Assemblée générale avait arrêtée en 1978.

13. Revenons une fois encore sur le sens véritable de cet ancien alinéa f), si éphémère, car l'interprétation erronée qui en a été faite constitue l'un des éléments clefs dans toute la construction du jugement du Tribunal, de même que dans l'avis consultatif de la Cour.

Comme on l'a vu, l'alinéa f) prévoyait qu'un groupe particulier de fonctionnaires n'avait pas à fournir la preuve de sa réinstallation ; il ne prévoyait pas que la nature et le caractère du droit à la prime de rapatriement en tant que telle fussent changés. *Il ne prévoyait pas non plus que la prime dû être payée à un fonctionnaire sans réinstallation en dehors du dernier pays d'affectation*, si cette réinstallation n'avait pas lieu en fait. Dans cette perspective l'ancien alinéa f) ne saurait être interprété comme signifiant que la prime de rapatriement ou de réinstallation elle-même, et l'obligation de justifier de la réinstallation, soient en quelque sorte équivalents ou synonymes, ainsi qu'on l'a déjà relevé. *L'alinéa f), en dernière analyse, a seulement servi de prétexte à un paiement illicite que rien n'autorisait.*

Je répète que l'obligation de justifier du rapatriement ou de la réinstallation n'est qu'une condition technique, pour faire en sorte que personne ne soit en mesure d'abuser de la confiance des Nations Unies et de bénéficier d'un versement contraire à la nature juridique de la prime. Pour la même raison, toute considération de la question de la prétendue *rétroactivité ou non-rétroactivité de la résolution de 1979* de l'Assemblée générale est *sans intérêt juridique*, parce que le droit à la prime, telle qu'elle existe, lors du rapatriement ou de la réinstallation, n'a été ni contesté ni modifié.

Je dois dire, à mon regret, qu'envisager les choses autrement revient à essayer de se dissimuler la réalité.

14. Le Tribunal évoque les obligations contractuelles et autres souscrites à l'égard du requérant au moment de sa nomination, mais cela n'est pas convaincant non plus, et c'est sans rapport avec la question de la nature juridique du droit de rapatriement ou de réinstallation. L'Organisation des

Nations never undertook the obligation, at the moment of appointment of the Applicant, to pay the grant *without factual repatriation or relocation*.

If the applicant had decided not to stay in Switzerland, his last duty station, but to repatriate or relocate to some other country, he would of course have the full right that in the process of calculation of the size of the grant there should be taken into account the “years of past service in another international organization”. So these references of the Tribunal could add nothing to the matter.

It is necessary to add that “the words ‘contract’ and ‘terms of appointment’ include all pertinent regulations and rules in force at the time of alleged non-observance, including the staff pension regulations” (UNAT Statute, Art. 2).

It is important to stress that the pertinent provision of the regulations in force in April 1980, the time when the Applicant separated from United Nations service, was paragraph (d) of Rule 109.5 :

“payment of the repatriation grant shall be subject to the provision by the former staff member of evidence of relocation away from the country of last duty station. Evidence of relocation shall be constituted by documentary evidence that the former staff member has established residence in a country other than that of the last duty station.”

These regulations were correctly based on the text of resolution 34/165 *unanimously* adopted by the General Assembly in accordance with Article 101, paragraph 1, of the United Nations Charter : “The staff shall be appointed by the Secretary-General under regulations established by the General Assembly.”

## CONCLUSION

A. For all these reasons it is impossible to accept the assertion of the Tribunal that “. . . the stand taken by the Respondent has had the effect of depriving the Applicant of payment of the repatriation grant . . .” and therefore it “. . . finds that the Applicant sustained injury as the result of a disregard of Staff Regulation 12.1 and Staff Rule 112.2 (a)”.

B. Instead of being guided by the resolutions of the General Assembly, and by its own Statute as adopted by the General Assembly, and by the provisions of the Charter, *which ultimately is the only source of law for the Tribunal*, Judgement No. 273 of the Tribunal demonstrates an attempt to give legal validity to its unconvincing arguments and conclusions, and

Nations Unies n'a jamais pris l'engagement, au moment du recrutement du requérant, de lui verser la prime *sans qu'il y ait en fait rapatriement ou réinstallation*.

Si le requérant avait décidé de ne pas rester en Suisse, dernier pays d'affectation, mais de regagner son pays d'origine ou de se réinstaller dans un autre pays, il aurait eu droit, bien entendu, à ce que, dans le calcul du montant de la prime, l'on tienne pleinement compte des années de service accomplies dans une autre organisation internationale. Ces observations du Tribunal n'ajoutent donc rien.

Il convient de rappeler que « les termes « contrat » et « conditions d'emploi » comprennent toute disposition pertinente du statut et du règlement en vigueur au moment de l'inobservation invoquée, y compris les dispositions du règlement des pensions du personnel » (statut du Tribunal administratif des Nations Unies, art. 2).

Il importe de souligner que la disposition pertinente du règlement en vigueur en avril 1980, au moment où le requérant a quitté le service de l'Organisation des Nations Unies, était l'alinéa *d*) de la disposition 109.5, qui est ainsi conçu :

« le paiement de la prime de rapatriement est subordonné à la présentation, par l'ancien fonctionnaire, de pièces attestant qu'il change de résidence en s'installant dans un pays autre que celui de son dernier lieu d'affectation. Est acceptée comme preuve du changement de résidence toute pièce attestant que l'ancien fonctionnaire a établi sa résidence dans un pays autre que celui de son dernier lieu d'affectation. »

Ces dispositions se fondaient à bon droit sur le texte de la résolution 34/165 adoptée à l'unanimité par l'Assemblée générale en application de l'article 101, paragraphe 1, de la Charte des Nations Unies : « Le personnel est nommé par le Secrétaire général conformément aux règles fixées par l'Assemblée générale. »

## CONCLUSION

A. Pour toutes ces raisons, je ne puis accepter l'affirmation du Tribunal suivant laquelle « la position adoptée par le défendeur a pour effet de priver le requérant du versement de la prime de rapatriement », en conséquence de quoi le Tribunal « constate que le requérant a subi un préjudice du fait de la méconnaissance de l'article 12.1 du statut du personnel et de la disposition 112.2 *a*) du règlement du personnel ».

B. Au lieu d'être guidé par les résolutions de l'Assemblée générale et par son propre statut, tel que l'Assemblée générale l'a adopté, ainsi que par les dispositions de la Charte qui, *en dernière analyse, sont les seules sources de droit pour le Tribunal*, celui-ci, dans son jugement n° 273, s'est efforcé de conférer une validité juridique à des arguments et à des conclusions peu

clearly was not warranted in determining that resolution 34/165 of 17 December 1979 could not be given immediate effect.

C. In reality the Judgement was directed not against the Respondent – the Secretary-General – *but against General Assembly resolution 34/165, against its letter and spirit.*

*Therefore the significance of the Judgement goes far beyond the specific case, and has a meaning of principle also for all the future activity of the Tribunal, and moreover for its correct interrelations with the General Assembly.*

D. In accordance with its Statute “The Tribunal shall be competent to hear and pass judgement upon applications alleging non-observance of contracts of employment of staff members of the Secretariat of the United Nations or of the terms of appointment of such staff members”. But acting contrary to that provision, the Tribunal exceeded its competence, and in fact rejected resolution 34/165 of the General Assembly, that “effective 1 January 1980 no staff member shall be entitled to any part of the repatriation grant unless evidence of relocation away from the country of last duty station is provided”.

The Tribunal under the pretext of interpretation of the 1978 and 1979 resolutions of the General Assembly erred on a question of law relating to the provisions of the Charter of the United Nations, as well as exceeding its jurisdiction or competence, when it found that the Applicant, who separated from the United Nations in April 1980, allegedly has the right to payment of the repatriation grant although the Applicant has continued to stay up to the present time in the country of his last duty station.

E. The Advisory Opinion of the Court misses the really decisive point of the case, and denies that the Tribunal did commit the violations mentioned in paragraphs A, B, C and D of this dissenting opinion.

Therefore I could not, to my regret, consider the Advisory Opinion as a document which coincides with my understanding of an implementation of international justice.

(Signed) Platon MOROZOV.

convaincants ; de toute évidence il ne pouvait légitimement déterminer que la résolution 34/165 du 17 décembre 1979 ne pouvait prendre immédiatement effet.

C. En réalité le jugement ne visait pas le défendeur – le Secrétaire général – *mais la résolution 34/165 de l'Assemblée générale, dans sa lettre et dans son esprit.*

*La portée du jugement dépasse donc de beaucoup le cas présent ; il a aussi une signification de principe pour toute l'activité future du Tribunal ainsi que pour ses relations correctes avec l'Assemblée générale.*

D. Conformément à son statut « le Tribunal est compétent pour connaître des requêtes invoquant l'inobservation du contrat d'engagement des fonctionnaires du Secrétariat des Nations Unies ou des conditions d'emploi de ces fonctionnaires ». En agissant contrairement à cette disposition, le Tribunal a outrepassé sa compétence et a en fait écarté la résolution 34/165 de l'Assemblée générale, aux termes de laquelle, « avec effet au 1<sup>er</sup> janvier 1980, les fonctionnaires n'ont droit à aucun montant au titre de la prime de rapatriement à moins qu'ils ne présentent des pièces attestant qu'ils se réinstallent dans un pays autre que celui de leur dernier lieu d'affectation ».

Sous prétexte d'interpréter les résolutions adoptées en 1978 et 1979 par l'Assemblée générale, le Tribunal a commis une erreur de droit au sujet des dispositions de la Charte des Nations Unies et a outrepassé sa juridiction ou sa compétence quand il a conclu que le requérant, qui a quitté les Nations Unies en avril 1980, avait droit au versement de la prime de rapatriement bien qu'il soit resté jusqu'à présent dans le pays de sa dernière affectation.

E. L'avis consultatif de la Cour passe à côté du point véritablement décisif et nie que le Tribunal ait commis les violations mentionnées aux paragraphes A, B, C et D de la présente opinion dissidente.

Je ne pouvais donc, à mon grand regret, considérer l'avis consultatif comme un texte correspondant à ma conception de l'administration de la justice internationale.

(Signé) Platon MOROZOV.